



CAPITAL CULTUREL ET TRAVAIL SOCIAL¹

Par Jean Blairon

L'Institut Cardijn, pour fêter ses 90 ans d'existence, a organisé les 28, 29 et 30 mars 2012 un festival-colloque intitulé *Festif'art, Culture et travail social, réenchanter le social*.

L'argumentaire du colloque s'appuie sur la description que donne Max Weber du monde moderne : le triomphe d'une rationalité instrumentale y produit un désenchantement généralisé. Les organisateurs disent constater par ailleurs l'émergence d'une « enivrance » du monde : culte de la performance, tourbillon de l'affairisme, règne de l'éphémère. Ils en appellent par conséquent à un « réenchancement du monde » et du social, qu'on pourrait attendre des pratiques artistiques.

THÈSE

Nous situerons notre intervention dans la lignée du courant institutionnaliste.

En 1992, quelque semaines avant son décès, Félix Guattari, un des chefs de file de ce courant, publie un texte célèbre qui sera diffusé par *Le monde Diplomatique* en octobre et qui s'intitule « Pour une refondation des pratiques sociales ».

Il se termine par le paragraphe suivant :

« Le refus du statut des médias actuels, associé à la recherche de nouvelles interactivités sociales, d'une créativité institutionnelle et d'un enrichissement des univers de valeurs, constituerait déjà une étape importante sur la voie d'une refondation des pratiques sociales. ».

Les termes « recherche », « créativité », « univers de valeurs » font de fait dépendre le travail social d'un paradigme culturel, voire esthétique.

Par rapport à l'affirmation liminaire du colloque :

« Les pratiques artistiques peuvent conduire à un réel « réenchancement » du social, un processus qui permet au travailleur social de retrouver le sens de sa pratique et, corollairement, de son identité »

nous aimerions donc étudier la possibilité d'une position en quelque sorte plus radicale et montrer qu'il n'y a pas de différence de nature entre pratiques artistiques et pratiques sociales. Le danger est en effet de réduire la culture à la pratique artistique et de considérer cette dernière comme une « technique » qu'il suffirait de « plaquer » dans le travail social pour y amener une couche de « plaisir » et de réenchancement.

1. Ce texte est la retranscription de notre intervention du 30 mars dans l'atelier « Capital culturel et intervention sociale » à laquelle nous avons ajouté quelques exemples supplémentaires.

Notre thèse se déclinerait en cinq propositions :

- Le travail social dépend d'une créativité institutionnelle, il est le résultat d'une micro-politique du désir.
- Le travail social constitue « intrinsèquement » une création culturelle à part entière.
- Le « capital culturel » est à la fois la condition formelle et l'objet central du travail social.
- Deux questions stratégiques sous-estimées traversent en conséquence le travail social aujourd'hui.
- Le thème de l'acteur, si présent aujourd'hui dans le champ social, est le théâtre d'un enjeu culturel majeur.

PROPOSITION 1

Le travail social dépend d'une créativité institutionnelle, il est le résultat d'une micro-politique du désir

Le travail social n'est pas nécessairement réduit aux actes de « compensation », d'« encadrement » voire de contrôle avec lesquels on le confond souvent.

On peut dire qu'il trouve sa véritable nature dans un processus particulier qui en fait le résultat d'une dynamique instituante : un refus de l'état des choses, une rencontre véritable, un argumentaire, la réalisation, avec passion, que de nouveaux possibles existent.

L'exemple générique de Fernand Deligny est le plus limpide : l'éducateur rencontre une mère et son jeune fils autiste qui sortent de chez « le spécialiste » et qui viennent de s'entendre dire que le garçon est « irrécupérable ». Deligny est révolté ; il embarque le gamin dans les Cévennes et crée autour de lui une institution à partir de l'énoncé suivant : « s'il ne nous voit pas, c'est que nous sommes invisibles à ses yeux. » D'où une recherche institutionnelle patiente pour produire les conditions d'une nouvelle visibilité.

Guattari a rendu visite à Deligny pendant ce travail institutionnel. Voici la description qu'il en donne dans son ouvrage *La révolution moléculaire* :

« Fernand Deligny n'a pas créé, là-bas, une institution pour débilés. Il a rendu possible qu'un groupe d'adultes et de débilés puissent vivre ensemble selon leur désir. Il a agencé une économie collective de désir articulant des personnes, des gestes, des circuits économiques, relationnels, etc. C'est très différent de ce que font généralement les psychologues et les éducateurs qui ont une idée a priori sur les diverses catégories « d'handicapés ». Le savoir, ici, ne se constitue plus en pouvoir s'étayant sur les autres formations répressives. (...)

Manifestement, Deligny aime les gens qu'on appelle débilés. Ils le savent bien. Et, aussi, ceux qui travaillent avec lui. Tout part de là. Et tout revient là. Dès qu'on est obligé, par fonction, de s'occuper des autres, de les « assister », une sorte de rapport aseptique sado-masochiste s'institue qui pollue en profondeur les démarches en apparence les plus innocentes et les plus désintéressées.

Imaginons que des « professionnels du débile » (...) se proposent de faire « comme Deligny », qu'ils imitent ses gestes, qu'ils s'organisent dans les mêmes conditions... que se passerait-il ? Ils ne feraient qu'améliorer leur technologie micro-fasciste qui n'a rien trouvé de mieux, jusqu'à présent, que de se parer du prestige « scientifique » du néo-behaviorisme



anglo-saxon. Ce n'est pas au niveau des gestes, des équipements, des institutions, que le vrai métabolisme du désir – par exemple le désir de vivre – trouvera sa voie, mais dans un agencement des personnes, des fonctions, des rapports économiques et sociaux tourné vers une *politique d'ensemble de libération*. »².

On voit dans cet extrait combien pour le courant institutionnaliste le travail social consiste en une prise de position micro-politique (un choix de valeur), une recherche, une passion.

PROPOSITION 2

Le travail social constitue une création culturelle à part entière

Qu'est-ce qu'une création culturelle ?

Nous proposons de la décrire à partir de trois dimensions : une passion pour un parti pris, le suivi respectueux et inventif d'un matériau spécifique, l'inscription dans le champ de la création.

Donnons-en un deuxième exemple générique : le travail du poète Francis Ponge et de son « parti pris des choses », soit le choix d'essayer de dire avec justesse ce qu'il en est du quotidien et du banal, « compte tenu des mots », c'est-à-dire des constellations de sens et de forme dont ils sont porteurs, en référence au champ littéraire (et notamment à l'œuvre de Lucrèce « De natura rerum »).

Il s'en explique en ces termes :

« On nous reprochera d'un certain côté d'attendre nos idées des mots (du dictionnaire, des calembours, de la rime, que sais-je...) : mais oui, nous l'avouons, il y faut employer ce procédé, **respecter le matériau**, prévoir sa façon de vieillir, etc. (...) Nous répondrons pourtant que cela n'est pas exclusif et que nous demandons aussi à une **contemplation non prévenue** et à un cynisme, une **franchise de relations sans vergogne**, de nous en fournir aussi.

Genre choisi : définitions-descriptions esthétiquement et rhétoriquement adéquates.

Limites de ce genre : son *extension*. Depuis la formule (ou maxime concrète) jusqu'au roman à la *Moby Dick* par exemple.

Ici nous pouvons expliquer que l'on a dans notre époque tellement perdu l'habitude de considérer les choses d'un point de vue un peu éternel, serein, sirien (de Sirius) que... »³.

Nous avons vu ci-dessus que le travail social repose semblablement sur un parti pris, considère la réalité comme à découvrir et à inventer, en référence à un environnement sociétal (par exemple une société de l'expertise qui a perdu en route la passion de réalisation).

2. F. Guattari, *La révolution moléculaire*, Fontenay-sous-Bois, Recherches, 1977, p. 172.

3. F. Ponge, « My creative method », in *Méthodes*, Paris, Gallimard, Idées, 1961, p. 20.

Nous pouvons illustrer ce point par l'exemple célèbre des cartes, des « lignes d'erre » que Fernand Deligny et son équipe s'efforçaient de tracer à propos des trajets des enfants avec qui ils voulaient faire institution :

« A simplement transcrire, transposer une sensation ou un événement, on perdrait de vue la véritable démarche des cartes qui est de *tracer* et grâce à des tracés scrupuleux **s'apercevoir de tout autre chose que ce qu'on a voulu y mettre**. Par exemple au début nous tracions simplement les lignes d'erre des gamins. Puis par je ne sais trop quel réflexe, nous nous sommes mis à tracer nos trajets et ce n'est que des mois après **qu'a pu apparaître l'importance du nœud de nos trajets**. C'est là la différence entre transcrire une sensation et tracer **pour permettre qu'apparaisse tout autre chose que du ressenti**. »⁴.

Nous pouvons conclure cette approche du travail social par une formule comme celle-ci :

« **Pour assister le social, il faut y assister d'une manière à la fois rigoureuse et inventive.** ».

PROPOSITION 3

Le « capital culturel » est à la fois la condition formelle et l'objet central du travail social

Nous avons maintes fois proposé de définir ainsi les trois composantes du capital culturel : les connaissances, les processus de création, les ressources subjectives (la confiance, l'engagement, la capacité à entrer en lien...).

Il ne faut pas considérer qu'il s'agit là de « catégories » juxtaposées. Ces trois composantes sont articulées et l'on peut poser qu'elles dérivent l'une de l'autre : si nous repartons de la citation de Guattari où il décrit le travail de Deligny, on voit bien que Guattari pose que les ressources subjectives sont premières (le désir de vivre), qu'elles engagent un processus de création (inventer un agencement) qui produit les connaissances nécessaires (c'est l'exemple des cartes qui « font apparaître » avec le temps l'importance des « nœuds » où les trajets des uns et des autres se recourent).

On peut dire que **l'objet** central du travail social est circonscrit par ces trois composantes : créer un lien de confiance (par exemple dé-stigmatiser⁵), ouvrir le champ des possibles, produire des connaissances réciproques. L'objet central est devenu tel du fait de l'évolution de l'ensemble de la société, qu'on la qualifie de société de l'information ou de société de l'immatériel : ce sont bien ces trois composantes qui permettent à la société de se construire et de se développer dans le champ économique, financier et politique.

4. F. Deligny, *Les enfants et le silence*, Paris, Galilée et Spirali, 1980, pp. 23-24.

5. Rappelons que pour Goffman, le stigmaté est lié à l'histoire, il peut varier selon les époques ; aujourd'hui le processus de stigmatisation transforme souvent un capital culturel (une origine, une résidence, une attitude) en capital symbolique négatif.

Mais ces dimensions de l'objet du travail social sont aussi les **conditions de son exercice** : il faut comprendre, inventer des manières d'être et de faire, y croire et y faire croire⁶...

Ceci impose une conception très particulière de l'efficacité, d'une tout autre nature que le mode d'efficacité instrumental auquel nous sommes de plus en plus contraints de nous référer (« objectifs/moyens/résultats »).

Nous en avons fait la démonstration à plusieurs reprises, notamment à propos du travail de prévention. Le Réseau International des Travailleurs Sociaux de Rue l'a adoptée dans son *Guide international sur la méthodologie du travail de rue*.⁷

PROPOSITION 4

Deux questions stratégiques sous-estimées traversent en conséquence le travail social aujourd'hui

La première concerne **la place sociétale du travail social**, la nature de sa contribution et la justesse de sa rétribution.

Suivons-nous les positions de F. Guattari lorsqu'il affirme :

« Nous autres enseignants mais aussi travailleurs sociaux, nous sommes des producteurs de subjectivité et à ce titre nous sommes les ouvriers d'une industrie de pointe qui fournit la matière première subjective nécessaire **à toutes les autres industries** (nous soulignons) et activités sociales.»

« Les théoriciens, les techniciens, les formateurs, les usagers, les agents de l'État, sont autant de composants des agencements de production de subjectivité. Et s'il est vrai que la production de subjectivité est devenue la grande affaire de notre temps, alors ce sont ceux-là qui dans la société occupent la place privilégiée **de décideurs potentiels de nombre de choix de société** (nous soulignons)». Il ajoute: «... place qui était occupée hier par les classes ouvrières industrielles et avant-hier par les bourgeoisies urbaines et le clergé séculier.» ?

Ces positions tirent tout simplement toutes les conséquences du constat que le **capital culturel est devenu une source centrale de richesse dans les sociétés contemporaines** : importance de la recherche/développement, de l'innovation de la confiance (des investisseurs, des consommateurs...).

Guattari construit une sorte de syllogisme que nous simplifions ainsi : si le capital culturel est la source de richesse centrale et si c'est le travail socio-éducatif qui le produit, alors les producteurs du capital culturel occupent une place centrale dans la société.

6. Cfr notre contribution au travail de l'Association de Prévention Spécialisée du Nord Pas de Calais : « Parole des usagers et dynamiques collectives », publiée sur www.apsn-prev.org et dans un double article sur le magazine en ligne www.intermag.be - dans la rubrique Analyses et études, champ «Educatif».

7. On trouvera une évocation de cette analyse dans notre texte « Quelle politique d'évaluation dans les associations ? », sur www.intermag.be dans la rubrique Analyse et études, champ «Associatif-institutions». On se reportera aussi avec intérêt au travail d'E. De Boevé et M. Giraldi, *Guide international sur la méthodologie du travail de rue*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 100 et sq.

Nous sommes évidemment loin de l'image du travail social comme agencement de compensation pour les exclus du développement...

Une deuxième question doit alors être posée : **les producteurs du capital culturel sont-ils prêts à faire alliance avec tous ceux qui utilisent ce capital dans leur production ?**

Pour illustrer cet enjeu nous pouvons nous référer à cette question posée par Thierry Bodson :

« (...) Quelle place va-t-on donner à la culture en Wallonie et dans notre société de façon plus large ? Aujourd'hui, objectivement, la place de la culture comme outil permettant aux gens de développer leur esprit critique est un échec complet. Aujourd'hui, les budgets sont consacrés à 5 ou 6 grands outils culturels wallons ou francophones. Budgétairement, on se trompe. Seuls 2 à 4 % des francophones vont dans ces lieux, les musées, etc.

Et puis surtout, et je ne veux pas être moraliste par rapport à l'ensemble des citoyens, mais comprendre que par le prisme de la culture, ils peuvent poser un regard critique sur l'évolution de la société, c'est quelque chose qui échappe complètement à une grande partie des travailleurs. En cela, il y a dans le monde d'aujourd'hui un échec de la culture. Pour ma part, je trouve que l'éducation permanente devrait s'adresser aux laborantins, à l'employé de banque, à l'informaticien (soit des professions intrinsèquement liées au capital culturel, nda). Ce sont les travailleurs actuels, et ceux de demain. Selon moi, l'éducation permanente ne parvient pas à accrocher, à ce que ces citoyens-là s'intéressent aux évolutions de la société. Il s'agit là d'un grand enjeu à côté duquel on est en train de passer. »⁸

Plutôt que de réduire le capital culturel à la fréquentation ou la possession d'œuvres esthétiques, plutôt que d'opposer la production économique et le travail social, ne peut-on identifier à la fois les composantes du capital culturel et son importance dans tous les champs et en tirer les options stratégiques qui s'imposent pour construire **le mouvement ouvrier de l'économie immatérielle** qui ferait se rencontrer, autour par exemple de l'éducation permanente, les travailleurs de demain et les travailleurs socio-éducatifs ?

PROPOSITION 5

Le thème de l'acteur, si présent aujourd'hui dans le champ social, est le théâtre d'un enjeu culturel majeur

Le thème de l'acteur est utilisé avec beaucoup de complaisance aujourd'hui. Son « évidence » masque l'ambiguïté de son usage. Il est vrai que le terme peut renvoyer à une conception culturelle et sociétale illustrée dans ces lignes : être acteur de son existence, c'est se référer à la possibilité et au droit de se créer, de s'inventer soi-même en transformant les déterminismes dans lesquels on (individus ou groupes) est pris.

Mais le thème de l'acteur peut aussi permettre, à l'inverse, une « transversalité négative » d'un

8. T. Bodson, interview de S. Beaucamp, J. Cornil et Y. Samzun, *Agir par la culture*, publication de PAC, 1er semestre 2012, p. 7.

nouveau genre, comme le pensait Pierre Bourdieu :

« (...) il est vrai que nous sommes dans une période où les dominés sont démoralisés, démobilisés, notamment par la politique de dépolitisation dont je parlais tout à l'heure. Mais il y a aussi le fait que pour les plus démunis, ceux que les discours officiels appellent les « exclus », on a mis en place dans tous les pays développés des politiques très subtiles d'encadrement social qui n'ont plus rien de l'encadrement brutal et un peu simpliste, un peu policier, de la période antérieure. Ces politiques, on pourrait les mettre sous le signe du projet : tout se passe comme si un certain nombre d'agents – éducateurs, animateurs, travailleurs sociaux – avaient pour fonction d'enseigner aux plus démunis – en particulier à ceux qui ont été repoussés par le système scolaire et qui sont rejetés hors du marché du travail – quelque chose comme une parodie de l'esprit capitaliste, de l'esprit d'entreprise capitaliste? On a organisé une sorte d'aide à la *self-help* qui est si conforme à l'idéal politique anglo-saxon. »⁹.

La « transversalité négative » a été définie par René Lourau comme le fonctionnement selon lequel des institutions peuvent exercer une fonction officieuse malgré (et à travers) l'affirmation de leur fonction officielle. Ainsi, dans les années soixante, on a critiqué le fait que l'enseignement prétend instruire (fonction officielle affirmée), alors qu'il apprend aussi à obéir (fonction officieuse passée sous silence, déniée) : apprentissage du rang, du silence, de la permission.

On pourrait à partir de là construire une homologie structurelle entre la transversalité négative des années soixante et celle qui est à l'œuvre aujourd'hui.

Transversalité négative des années 60	Silence obligé	Apprentissage de l'ordre (le rang)	Valeur intégrative de l'obéissance
Nouvelle transversalité négative	Parole obligée : faire la preuve que l'on a un « projet »	Apprentissage du mouvement contraint (« se bouger »)	Valeur intégrative de la « responsabilisation » individuelle

Cette analyse invite le travail social, qui est si friand du thème de l'acteur, à l'utiliser avec circonspection, à réfléchir sur l'usage social de cette thématique et partant du rôle sociétal qu'il joue en l'utilisant.

Faute de cette analyse critique, il y a fort à parier sur le fait que la conception culturelle du travail social masquera son exploitation et son aliénation.

9. P. Bourdieu, *Interventions*, Marseille, Agone, 2002, p. 458.